

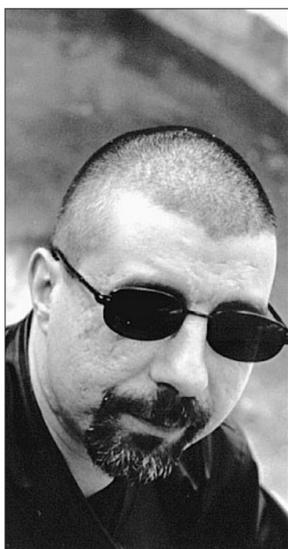
Le feuilleton de Patrick Besson

Maurice G. Dantec devrait rentrer

Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt et la littérature à ceux qui ne se couchent jamais. Maurice G. Dantec écrit la nuit, comme Balzac, Dostoïevski et moi. On sait que pour rester éveillé, Balzac avait recours au café. Dostoïevski buvait un thé « si épais qu'il ressemblait à du jus de réglisse » (Troyat). Au sujet de Troyat, écrire à 90 ans une biographie aussi fluide, aussi fraîche, aussi lumineuse de Marina Tsvétaïeva (Grasset), ça relève du prodige. C'est Rimbaud à l'envers ! Le matin, pour lutter contre le sommeil et pouvoir continuer de taper sur son ordinateur – s'il avait eu un ordinateur, Dostoïevski n'aurait pas eu de secrétaire, et donc pas de femme –, Maurice G. Dantec avale ce qu'il appelle un « *transdaylight express* ». Recette pour 33 cl : 300 ml d'eau plate fraîche, six cuillères de café soluble, une à deux cuillères de cacao en poudre, une cuillère rase de cassonade et/ou une demi-cuillère de miel liquide, un clou de girofle, une pincée de safran et/ou de cannelle, un zeste de citron, deux glaçons en cube. Derniers conseils : « *Secouez vigoureusement.* » Oui, vaut mieux. « *Consommez le contenu en renouvelant en eau plate et glaçons à chaque moitié consommée afin de rendre le produit de plus en plus délié au cours de la journée.* » Maurice G. Dantec nous indique ensuite qu'il faut « *manger un peu* ». Dernier conseil, plus ambigu : « *Pisser à satiété.* » Se retenir d'aller aux toilettes n'a jamais, on le sait, empêché personne de s'endormir. Je me contente, pour ma part, d'un oignon rose cru, avec un filet d'huile d'olive et un peu de sel. Mon côté Grec ancien. Je ne sais pourquoi tant d'écrivains français (Cardinal, Dantec, Etchart, Séchan, Léger) se sont installés au Canada : pour s'emmerder. Ils imaginaient que du coup ils écriraient plus. Ils ont surtout écrit plus de bêtises. Dès qu'on s'éloigne du centre, il devient trop gros, n'arrive plus à l'avalier. Dantec imagine qu'il fait la guerre parce qu'il en est loin. S'il se rapprochait de Paris, il verrait qu'il ne s'y passe pas grand-chose de méchant, sauf qu'on le lit de moins en moins. Les bombes qu'on reçoit ne font jamais autant de bruit que celles qu'on regarde à la télévision, sauf évidemment si on se trouve juste dessous. TV5 n'est pas le meilleur poste d'observation d'une société. Dantec se voit réduit le plus

souvent à commenter les émissions de Pivot ou d'Ardisson. C'est Sun Tzu râlant devant sa télé, ou Dr. No allant pisser – donc – pendant la pub. *Laboratoire de catastrophe générale* (tome 2 du *Théâtre des opérations*) se présente comme un journal intime sans date et sans intimité. De ce qu'il vit, Maurice G. Dantec ne retient que ce qu'il pense. C'est un choix un peu aride, qui a le mérite d'être sombre. Le problème, c'est que Maurice G. Dantec pense beaucoup et que l'ordinateur ne trie pas. Il faudra étudier l'influence de l'informatique sur la littérature de la fin du XX^e siècle. Le PC, c'est le psy des écrivains de l'an 2000 : il enregistre tout. La main paresseuse négligeait ce que l'écran impavide enregistre. C'est comme ça qu'on se retrouve avec des livres de plus en plus épais et de plus en plus chiant.

Il y a quelques bonnes idées dans ce *Laboratoire*. Dantec propose par exemple de supprimer le prix Nobel de littérature : « *... ces Suédois calvinistes qui, chaque année, font honte à l'inventeur de la dynamite* ». Ou la maxime de Descartes en verlan : « *Je ne suis pas, donc je pense.* » Julien Dray est qualifié drôlement de « *présoposé socialiste à l'humanisation des banlieues* ». Perché dans son loft canadien, Dantec pratique volontiers le mépris polaire : « *Un certain Renaud Camus...* », « *Un certain Guillaume Dustan...* », « *Je ne sais plus quel directeur artistique d'agence de pub foireux.* » (Hector Obalk.) Jean-François Kahn et Régis Debray sont qualifiés de



Maurice G. Dantec. (Photo Jacques Sassié.)

vacances, car il a une solution pour tous les problèmes techniques, politiques, moraux et esthétiques qui se posent à l'humanité depuis le big bang. C'est d'Ormesson de la Mirandole, Léonard de Diderot. Il donne l'impression d'avoir lu depuis l'enfance tous les volumes de la collection « *Que sais-je ?* ». Politiquement, c'est un chrétien de droite anticommuniste et pro-Otan dont il s'est même fait tatouer, pour 100 dollars, la rose des vents sur le corps, sans qu'on sache exactement quelle partie. Il est opposé au mariage des homosexuels mais n'a rien contre les drogues douces (« *ou alors dès la fin du repas une petite capsule d'anxiolytique genre clonazéplan 0,5 g pour lutter contre le stress, se refuser un joint après une demi-heure ou trois quarts d'heure de digestion, pour le buzz, et avaler ensuite ce qu'il convient d'excitants* »). Le mieux, ce serait quand même qu'il rentre en France.

Laboratoire de catastrophe générale
de Maurice G. Dantec
Gallimard, 147,59 F (22,50 euros).

Dantec est magnifiquement immodeste, ce qui fait la force étrange de son livre, outre sa méchante verve de fond

« *nouveaux duettistes de l'éditorialisme négationniste à la française* », ce qui relève quand même des tribunaux. Un auteur commence à se distinguer par son ambition. Elle précède en quelque sorte son talent. Un grand écrivain est d'abord quelqu'un se prenant pour un grand écrivain. Dantec est magnifiquement immodeste, ce qui fait la force étrange de son livre, outre sa méchante verve de fond. Il se veut philosophe, poète, historien, homme politique. Il faut absolument lui laisser les clés de la planète et partir en

Daniel Picouly : méli-mélo familial

Il court, il court, le Picouly ! Après avoir écumé le Paris de la Terreur sur les traces d'un enfant léopard de sang royal, le voilà qui, fort d'un prix Renaudot et de deux ans de musculation à sa table, se rajoint de cinquante-huit mois de novembre, saute à l'élastique dans un temps en zigzag,

PAR EVE DE CASTRO

ouvre son parachute ou, à défaut, son parapluie Chamberlain-sur-Vauzelles et Londres en passant par la Martinique, virevolte d'une bombe géante à quatre demandes en mariage, d'une naissance de frère à une naissance de sœur, le tout treize fois, sous l'œil bleu porcelaine de la m'am et le sourire oasis du p'pa. Sans oublier la barre fixe sur les poutres, les pas si méchants Allemands et Tino Rossi, le goût d'abricot des tomates de la Cité-Jardin, les initiales gravées dans

grande tendresse, ébouriffé et bienheureux, qui ressemble à un dimanche de famille très nombreuse, à une sieste dans le foin, à une partie de cache-cache toutes générations confondues. Le principe du jeu est simple : avant vous, avant moi, c'était comment ? Forcément, vous vous êtes, je me suis déjà posé cette question. Ma ville, les caresses de ma mère, le ton de voix de mon père, leur maison, leurs manies, leurs bonheurs, leurs chagrins. Le monde où je suis né. L'amour dont je suis né. Voilà. Forte gageure et, si paradoxal que cela puisse paraître, dépaysement garanti. Ces prémisses une fois posées, ceintures bouclées et yeux fermés, la partie peut commencer. Moyen de transport selon contexte historique, bagage léger, quelques photos, un petit fatras de souvenirs olfactifs et sensoriels, plus des récits de coin du feu. Pour *Paulette et Roger*, l'atterrissage, c'est un cerisier et la guerre. Mais une guerre plutôt silencieuse et très peu « occupée ». A Vauzelles, les Allemands logent au château et n'arpentent la Cité que pour faire désamorcer des « Retardataires » de cinq cents kilos par le futur père du héros encore dans les limbes mais déjà très fouineur. Pause. On a eu peur, et peut-être même le



Daniel Picouly : « *Avant moi, c'était comment ?* » (Photo Isabelle Simon/Sipa Press.)

Paulette et Roger est un roman de grand air et de grande tendresse, ébouriffé et bienheureux, qui ressemble à un dimanche de famille très nombreuse

L'arbre juste devant la chambre maternelle et l'odeur de brûlé restée l'épice de l'enfance. Notre marathonian à la cœur ailé, le verbe allègre, des idées épatantes, et il trouve toujours le ton qui fait sourire sans oublier d'émouvoir. Quand on a du talent et le goût des voyages sur sa chaise, on n'en finit pas de déboucher au fond de soi du ressort et des ressorts. En lisant Daniel Picouly, on se dit que cet homme-là a le soleil sous la plume parce qu'il l'a dans l'âme. *Paulette et Roger* est un roman de grand air et de

personnages jouent au Yo-Yo avec leur petite histoire entremêlée à la grande. On a beau compter sur ses doigts les bougies des treize bambins et s'accrocher à la boules du sourire paternel et aux phares bleus du regard de la m'am, on se sent un peu perdu. Ainsi le veut le jeu, nous souffle l'auteur et point encore né héros. Certes, mais à force de valser à l'envers puis à l'endroit et encore à l'envers, on perd le nord, le fil du récit et aussi, hélas, le goût de le poursuivre. Picouly s'impatiente. C'est lui qui est déçu. On croirait le Petit Prince devant le

mathématicien. Son lecteur serait-il devenu sans le prévenir un « homme sérieux », rétif à la fantaisie ? Un homme pressé, boudant les détours et les pique-niques improvisés ? Impossible. Les natures optimistes repeignent la vie aux couleurs de leurs rêves. Picouly a confiance. Même égaré, même étourdi, le lecteur trouvera son chemin et terminera le jeu. Il n'est pas si fréquent d'emmener des inconnus se promener chez soi au temps où l'on n'existaient pas. De les convier à se pencher sur les puits aux ombres douces, de guetter avec eux par le trou de la serrure des silhouettes enchantées. La masse d'ébène de Jean, Jules, Joseph, le grand père : celle de Marie Sidonie, l'aïeule si lasse, avec ses yeux de myosotis et cette brassière créée qu'elle passe à ses petites-filles pour les vouer au

bonheur ; celle du premier mari de Paulette, celle du voisin accoucheur. La visite guidée pourrait tourner à l'exhibitionnisme ou à la nostalgie désuète. Mais Daniel Picouly a de l'humour, de la pudeur et de l'entraîne, avec, en plus de tout cela, une candeur et une simplicité qui forcent la sympathie. « *La m'am est un bon sujet de rédaction.* »

« *Le p'pa a des idées personnelles, un style délié, et une conclusion poétique. Si un jour, le silence est une langue vivante, grâce au p'pa, je la parlerai couramment.* » A n'en pas douter, le héros bientôt né a de qui tenir. Et, heureusement, en grandissant il a oublié de pratiquer son silence.

Paulette et Roger
de Daniel Picouly
Grasset, 131,19 F (20 euros).

PHILIPPE BESSON

Un frère à l'agonie

Ceux qui aiment la pêche au ton – les critiques littéraires, échelon précurseur, et les lecteurs, exploités du filon – ne sont pas tellement gâtés, de nos jours. C'est pourquoi il est plaisant de proposer un nou-

veau nom d'écrivain, parmi les centaines de la rentrée. Il a deux syllabes : Besson. Et deux livres à son actif, à quelques mois d'intervalle. Ceux qui aiment la musique des mots devraient lui prêter une oreille favorable. Si l'on ajoute que cet écrivain tout court (il y a les écrivains de carrière, les employés aux écritures, les auteurs de signatures, etc., mais un écrivain tout court est quelqu'un qui ne pourrait vivre sans écrire) a la sensibilité, la finesse et la sincérité nécessaires à la belle vocation littéraire, on peut adresser son envoi « en recommandé ».

Dans la cohue des publications automnales, je n'avais pas prêté attention à ce nouveau Besson (nous en avons un

dans la maison *Figaro*.) Mon ami Claude Bernard m'a permis de réparer une distraction. Il m'a fait lire *En l'absence des hommes*. J'ai spontanément enchaîné avec *Son frère*. Je ne sais pas encore si Besson sera un romancier, mais je puis écrire qu'il tient bien son talent. Le premier livre est une histoire assez folle où je verrais un cousinage avec *Thomas l'imposteur*, de Cocteau. Un jeune homme de seize ans, pendant la guerre 14-18, devient l'ami de Marcel Proust, et s'prend d'un soldat en permission qui mourra peu après. Les relations inattendues entre ces trois êtres sont rendues avec une grande délicatesse, car le narrateur impose son ton singulier. Le second livre décrit la mort d'un frère. Tous ceux qui ont vu mourir un proche unique, après de longues souffrances acceptées avec sérénité, ne pourront retenir leurs pleurs. Ils ont partagé les épreuves du condamné, ils ont intégré, en quelque sorte, son supplice,

Ceux qui aiment la musique des mots devraient lui prêter une oreille favorable

impuissants à s'incorporer à ses tourments, puisque la vie en bonne santé établit un barrage cruel. Quand l'être cher a disparu, ils ne sont plus du



Philippe Besson : un ton au-dessus de la grisaille. (Photo J.-L. Vallet/Opale.)

côté de la vie, qui les contraint pourtant. Le premier livre ressortit à l'imagination (très sulfureuse), le second est un compte rendu du malheur partagé. Car Philippe Besson sait se servir des mots les plus courants, les mariant parfois d'une manière inattendue. Dans une économie du verbe, bien maîtrisé. (Il est tellement économe qu'il emploie les mêmes yeux verts et un même prénom

passant, le drame parallèle qu'il vit, entre les séances d'hôpital : son ami – il aime les garçons – le quitte car il ne peut partager la sollicitude qu'il se croit en droit d'attendre de quelqu'un au profit duquel il a quitté les filles. Je trouve très respectable d'avoir écrit un livre qui fait mal sans appuyer sur les effets. Et qui est un encouragement au stoïcisme des sages. « *On ne va pas contre la volonté de l'océan* », dit un vieux pêcheur, intervenant dans cette tragédie tel un messager de l'au-delà.

Son frère
de Philippe Besson
Julliard, 109 F (16,61 euros).

Et aussi

Cheval-Roi
de Gaston-Paul Effa
Éditions du Rocher, 104,95 F (16 euros).

Dès la naissance de Louis, un doute plane sur l'identité de son véritable père. Sa mère le délaisse, sa grand-mère le recueille en Normandie et lui dispense l'affection dont il a



Gaston-Paul Effa. (Photo U. Anderson.)

besoin. Lorsqu'elle meurt en 1944, il rencontre un bon clochard, avec lequel il noue une franche amitié. Placé dans un internat par ses parents, il souffre de la rigueur de l'établissement et de l'humiliation que lui fait subir son entourage. Il obtient son bac et décide de « *fuir, de trouver un ailleurs, vivre une autre vie* ». Il cultive du coton en Afrique, tente d'instruire les indigènes qui l'admirent et le craignent. Il est promis à la fille du chef du village. Convié à la fête du Cheval-Roi, il assiste au massacre d'un cheval sauvage dont tous les participants se partagent la chair et le sang... Plus tard, rappelé d'urgence au chevet de son père mourant, le souvenir du massacre du Cheval-Roi l'assaille. Il

sauve un vieux bourrin de l'abattoir, le soigne chez Agathe, la châtelaine dont il devient l'amant, mais il la délaisse et part dans la Nièvre avec son vieil équidé. Là, il rencontre Hannah qui l'aime et l'aide à oublier les cauchemars de son enfance et le massacre du Cheval-Roi. Il se réconcilie avec le monde et avec lui-même. Le lecteur partage les souffrances de jeunesse de Louis, son amour pour les chevaux et sa lente découverte du bonheur. L'auteur ne sombre pas dans le pathos, du coup on suit avec plaisir cette saga bien écrite et très rythmée.

La Tournante
d'Elisa Brune
Ramsay, 119 F (18,14 euros).

Marion, une adolescente apparemment sans histoires, fugue du domicile familial. Paniqués, les parents imaginent le pire. Arrêtée pour avoir tenté de voler le sac d'une passante, la jeune fille se met peu à peu à table. D'abord volontairement, puis contre son gré, elle est la victime d'une tournante, c'est-à-dire d'un viol collectif, dans les caves d'une cité. Le sujet est rude, mais remarquablement bien exploité par Elisa Brune. Ses trente-neuf courts chapitres regroupent les témoignages, avis et commentaires de toutes les personnes intéressées de près ou de loin par cette affaire. La meilleure amie garde farouchement le secret de la mémoire de Marion. Les collègues de bureau daubent dans le dos du père. Mais aussi la psychologue, la directrice du lycée et la mère qui perd pied : « *N'est-ce pas le plus terrible : constater que tout ce sur quoi l'on se reposait fermement peut disparaître du jour au lendemain ?* »

L'ensemble ressemble à une sérieuse enquête de journaliste, ou à un recueil de nouvelles abordant un thème commun. L'auteur sait varier les styles en fonction des personnages qu'elle fait parler. On ne verse jamais dans le scabreux, mais on comprend mieux les différences d'interprétation qui surviennent lorsque plusieurs acteurs parlent d'un même événement. Un livre subtil et intéressant.

Substance
de Lorette Nobécourt
Pauvert, 95,10 F (14,50 euros).

C'est l'histoire d'un homme qui... Difficile de dire ce que l'auteur a voulu raconter dans ce fatras de phrases incompréhensibles, de lourdeurs stylistiques et d'idées tellement abstraites qu'elles en deviennent ridicules. Un exemple, page 52 : « *Que viennent les heures sans regret où, libérées*

Par Jérôme Béglé

des cuirassements, ils pleureront enfin sans fierté en se laissant bercer par la tendresse aqueuse de leur mélancolie. » Une autre, page 138 : « *Si vous ne libérez pas la substance prisonnière en vos vies, elle forcera les portes de vos corps hantés et vous terrassera dans la mort. C'est dès maintenant qu'il faut vous préparer à ne pas mourir.* » On dirait le plaidoyer d'un recruteur de secte



Lorette Nobécourt. (Photo I. Jump.)

ou le manuel d'une religion *new age*. Au hasard de ce que le cerveau embrumé d'un lecteur moyen peut arriver à démêler, on trouvera quelques cris d'amour, un bilan de l'humanité encore plus noire qu'une mystérieuse substance qui se veut à la fois le verbe et la chair. Peut-être l'auteur a-t-il inventé le concept du livre crypté, mais alors c'est à l'éditeur de nous livrer le décodeur. Pour découvrir et tenter d'apprécier Lorette Nobécourt, plongez-vous plutôt dans *La Démangeaison* ou *La Conversation*, ses deux premiers livres.